

que son traité *des Vertus*<sup>1</sup>, où règne une doctrine saine, étrangère aux idées de sa vieillesse; peut-être aussi un autre ouvrage cité de lui, mais que nous n'avons pu nous procurer : *Preuves physiques (ou naturelles) de l'existence de Dieu*<sup>2</sup>, et la *Prière au Dieu unique*, que nous donnons en tête de nos pièces justificatives<sup>3</sup>.

C'est encore ici que nous placerions, mais sans nous renfermer dans des limites bien précises, la plupart de ses ouvrages historiques, géographiques et astronomiques<sup>4</sup>. Ces livres, pour la plupart simples compila-

1. Ce traité a été imprimé plusieurs fois, et on en a fait deux traductions latines. Nous avons eu entre les mains deux éditions de Bâle, 1552 et 1586, in-8°, avec la traduction d'Adolphe Oecon. C'est toujours la grande division classique en quatre vertus principales avec les sous-divisions. Comme il est rédigé à la manière d'Aristote plutôt que de Platon, nous le croyons un des premiers ouvrages de l'auteur.

2. *Ἐπὶ Θεοῦ φυσικαὶ ἀποδείξεις*, titre cité par Allatius, de *Georgis*, dans Fabricius, tom. XII, pag. 96, éd. Harl., avec les premiers mots de l'ouvrage : Πᾶν τὸ ὄν ἐνεργεῖα, κ. τ. λ. Nous trouvons un autre traité du même genre indiqué dans un autre catalogue donné par Fabricius, tom. V, p. 797, même éd., sous ce titre : *Ἐπὶ τοῦ ὄντος ἐπωνυμία*. Mais ces morceaux pourraient se rapporter aussi à une époque beaucoup plus avancée de la vie de leur auteur, à celle de sa controverse sur le platonisme. Ne les ayant pas vus, nous sommes réduits à de simples conjectures.

3. Dans notre Appendice, pièce I. Il est curieux de comparer cette prière, encore chrétienne et orthodoxe, avec les hymnes païens du Traité des lois.

4. Le plus connu de ces ouvrages est l'Histoire de la Grèce après la bataille de Mantinée (depuis la mort d'Épaminondas jusqu'à celle de Philippe), imprimée à Venise, en 1503, à la suite du Xénophon des Aldes, et plusieurs fois depuis, morceau estimable, composé principalement avec les matériaux fournis par Diodore et par Plutarque. On ne peut citer comme des ouvrages les extraits d'auteurs anciens simplement copiés ou abrégés par Plé-

tions, témoignent d'une érudition laborieuse plutôt que d'une grande force de conception. Mais le génie qui conçoit et qui crée, n'était pas à cette époque une condition nécessaire pour se faire admirer, surtout en Grèce, dans ce pays tombé en dissolution, où les restes d'une littérature morte étaient abandonnés aux grammairiens et aux théologiens. D'ailleurs les qualités réelles de Gémistus, son instruction étendue dans tous les genres, sa profonde connaissance de l'antiquité classique, l'élégance même de son style, quoique un peu factice, et cette fleur d'atticisme dont il faisait parade<sup>1</sup>, genre d'agrément si recherché des Grecs du

thon, tels que les extraits de Xénophon, de Polybe, de Diodore, d'Arrien, de Procope, de Zonaras, pour l'histoire; de Strabon et de Ptolémée pour la géographie; de ce dernier pour l'astronomie; de Théophraste pour l'histoire nat.: d'Aristoxène et d'Aristide Quint. pour la rythmique. Mais il existe en outre quelques traités sortis de la plume même de Pléthon, traités de philosophie, de rhétorique, de géographie, d'astronomie, avouons-le même, d'astrologie, les uns déjà imprimés, la plupart inédits et épars dans les bibliothèques: on peut consulter à leur sujet Allatius, *de Georgiis*, déjà cité; Fabricius avec les notes de Harles, *Bibl. gr.*, tom. VIII, p. 80, et tom. XII, p. 87, sqq.; les catalogues des grandes bibliothèques, notamment de celle de Saint-Marc à Venise, par Morelli, p. 245, sqq. et 269, sqq.; Kollarius, *de codd. mss. Georgii Gemisti operum*, dans le supplément à Lambécus, pag. 553, sqq. Un petit morceau que nous trouvons indiqué par M. Miller, pag. 379 de son catalogue, parmi les mss. perdus de l'Escorial, sous ce titre: « Oraison funèbre des guerriers morts dans le Péloponèse, par Gémistus Pléthon, » n'était sans doute qu'un extrait de Thucydide, copié et peut-être commenté par Pléthon: il rentrerait ainsi dans la classe de ses compilations historiques. Quant à ses travaux sur Zoroastre, qui tiennent de plus près à notre sujet, et aux autres opuscules composés dans sa vieillesse, nous aurons occasion d'en parler plus tard.

1. Voir ci-après page LXXV de cette notice.

Bas-Empire, suffisent pour expliquer la grande réputation qu'il obtint parmi ses compatriotes.

Il l'augmenta par quelques ouvrages qui annonçaient la direction de son esprit vers les idées politiques. Ainsi, vers l'an 1415, on le voit adresser un mémoire à l'empereur Manuel, et un autre au prince Théodore (le jeune), fils de l'empereur et nouveau despote de Morée, *sur les affaires du Péloponèse* <sup>1</sup>, c'est-à-dire, sur l'organisation intérieure de ce pays. Il y trace d'une main ferme des plans hardis de réforme plutôt sociale qu'administrative, et ne craint pas de s'offrir lui-même pour les mettre à exécution. Un autre mémoire au même empereur *sur les fortifications de l'Isthme* <sup>2</sup> doit être à peu près de la même date, ainsi qu'un développement admiratif et emphatique de l'oraison funèbre

1. Ces deux Mémoires, dont le premier se trouve manuscrit à la Biblioth. de Paris dans le n° 66 (suppl.), parurent à la suite des Eclogues de Stobée, édit. de Canter, Anvers, 1575, in-fol. ; ils n'ont pas été réimprimés. Au commencement du premier, Gémistus félicite l'empereur d'avoir enfin reconquis par la valeur de ses fils tout le Péloponèse. Cela ne peut s'entendre que de la soumission des derniers seigneurs italiens et catalans de l'Achaïe (Ducas, chap. 20, p. 102, éd. Bonn), fait qui se rapporte au dernier voyage de l'empereur Manuel en Morée, l'an 1415, après la mort de son frère Théodore, pour y consolider sur le trône de cette principauté son propre fils, Théodore le jeune (Ducas, *ibid.*). En effet, il ne resta plus dès lors aux étrangers que les villes de Clarence en Elide et de Patras en Achaïe, qui devaient être recouvrées par les Grecs sous le règne suivant (Chalcocondyl., liv. V, p. 240, éd. Bonn). C'est encore dans ce voyage que l'empereur acheva de fortifier l'isthme de Corinthe, et il en est beaucoup question dans les deux Mémoires de Pléthon, qu'il ne faut pas pour cela confondre avec le troisième Mémoire, dont on va parler.

2. Ce morceau, encore inédit, se trouve manuscrit dans la bibliothèque de Florence, cod. xxxiii, n° 6 du catalogue de Bandini, et dans celle de Vienne, cod. xc, n° 4 du catalogue de Lambécus.

## NOTICE

prononcée par ce prince en l'honneur de son frère, éloge d'un éloge, rhétorique sur rhétorique, où le rhéteur ne cherche même pas à déguiser le courtisan<sup>1</sup>.

Tout cela prouve qu'il y avait dans le caractère de Pléthon quelque chose qui le poussait en dehors des études purement littéraires et spéculatives<sup>2</sup>. Je ne sais si, les circonstances aidant, il serait devenu un grand homme d'État; les utopies qui règnent dans ses ouvrages en feraient douter. Néanmoins, les avis qu'il donna en plusieurs occasions sur des affaires politiques d'une haute importance<sup>3</sup> décèlent en lui beaucoup de jugement pratique; et le talent qu'il eut de conserver sa position intacte, malgré la hardiesse de

Quant à sa date, elle est marquée par son sujet. Les fortifications de l'isthme, commencées par ordre de l'empereur Manuel, en 1405 (Phranza, livr. 1, ch. 33), furent terminées sous ses yeux en 1415 (Chalcocondyl., livr. IV, p. 183, sqq., éd. Bonn): or il semble que ce Mémoire dut être adressé à l'empereur avec les deux précédents, ou peu de temps après. Voir la note précédente.

1. C'est, en effet, pendant ce voyage de 1415 que l'empereur Manuel prononça l'oraison funèbre de son frère (Chalcocond., liv. IV, p. 216), et que Pléthon put songer à faire l'éloge de ce discours. L'un et l'autre morceau sont imprimés dans l'*Auctarium novum Biblioth. Patr.*, t. II, pag. 1037 et suiv.

2. Un autre petit morceau politique, *προσφωνημάτων*, appartient à l'extrême vieillesse de Pléthon; nous en parlerons plus tard.

3. Voir Syropule, ou, comme on s'obstine à l'appeler, Sguropule, Hist. du concile de Florence, sect. VI, chap. 10 et 12; sect. VII, chap. 8, etc. Le vrai nom de cet auteur, du moins son nom officiel, est bien Syropule; c'est ainsi qu'il signe lui-même au bas des actes du concile de Florence, et nous avons à Paris un manuscrit de sa main, Biblioth. impér., 1291, avec cette souscription: Ἐτελειώθη τὸ παρὸν βιβλίον διὰ χειρὸς ἐμοῦ μεγάλου ἐκκλησιαρχοῦ διακόνου Σάββατοφρου τοῦ Συροπούλου (sic) ἐν ἔτει 5705 μηνὶ σεπτεμβρίῳ μηνὸς ια'.

ses opinions, jusqu'à la fin de sa vie, peut être considéré comme une preuve d'habileté plus qu'ordinaire.

Mais ce n'est pas ici sous ce rapport que nous avons à l'examiner. Comme littérateur, comme érudit, comme savant, sa supériorité sur la plupart de ses contemporains était incontestable; et c'est à tous ces titres qu'il eut l'honneur de compter parmi ses disciples l'illustre Bessarion. Ce grand homme, dont rien n'annonçait alors la haute destinée, jeune encore et n'ayant d'autre ambition que celle de se préparer à l'état monastique, était venu se fixer dans un couvent de Morée. Il fut heureux, comme nous l'apprend son panégyriste Platina <sup>1</sup>, de pouvoir y profiter des leçons d'un maître si habile. Nous trouvons donc Pléthon à cette époque, c'est-à-dire, vers l'an 1420, en pleine possession de sa renommée, quoiqu'il eût dépassé la maturité de l'âge, sinon encore du talent; il devait avoir plus de soixante ans. Hâtons-nous de dire, à la louange du maître et de l'élève, que ces rap-

1. Platina, *Paneg. in laudem Bessarionis*, avec les vies des Papes, Leipz. 1512, in-8°, p. 2, sq.: « Postremo autem, ne aliquid tanto ingenio deesset, Platonem (leg. Plethonem) quem alii Gemisto (leg. Gemiston) vocant, doctissimum præceptorem et quem omnes secundum a Platone vocant, in Peloponneso, quo se contulerat doctrinæ causa, nactus, mathematicis accurate imbuitur. » Ce mot *nactus* semble opposé à l'opinion de ceux qui ont écrit, comme Tiraboschi, t. VI, livre II, ch. 2, § 13, que Bessarion était venu tout exprès en Morée pour y prendre des leçons de Gemistus. Il y vint peut-être sans autre but que d'y faire l'apprentissage de la vie religieuse sous la direction de Dosithée, évêque de Sparte, qui bientôt, reconnaissant ses dispositions merveilleuses, les tourna vers la littérature et les sciences (Platina, *l. cit.*) Au reste, si l'on veut des détails curieux sur le séjour de Bessarion en Morée, et sur l'extrême pauvreté de ce grand homme au début de sa vie, il faut les chercher dans un discours que lui prête Syropule, sect. v, c. 11.

ports laissèrent dans l'âme de Bessarion l'impression d'une reconnaissance profonde et durable. Plus tard, malgré l'élévation de sa fortune et les exigences politiques de sa position, il ne cessa point d'avouer le sage de Sparte pour son maître <sup>1</sup> et d'entretenir avec lui une correspondance philosophique <sup>2</sup> : vivant, il l'avait honoré de ses respects, il les lui continua même après sa mort <sup>3</sup>, et il protégea sa mémoire contre les attaques de ses ennemis <sup>4</sup>.

En 1428, Gémistus reçut un autre grand hommage. L'empereur Jean Paléologue, voyageant en Morée, le consulta <sup>5</sup> sur la plus importante affaire politique qui occupât les esprits de ce temps, celle de la réunion des deux Églises <sup>6</sup>. On sait que la cour de Constantinople, impuissante désormais à se défendre par elle-même

1. Βησσαρίων καρδινάλης τῷ σοφῷ καὶ διδασκάλῳ Γεωργίῳ τῷ Γεμιστῷ, en tête d'une de ses lettres philosophiques : cependant voir ci-après pag. xiv. not. 4.

2. Nous parlerons plus tard de cette correspondance.

3. Voir sa lettre aux enfants de Pléthoa pour les consoler de la mort de leur père, et celle qu'il écrivit à Nicolas Segondin sur le même sujet. Elles ont déjà été publiées par Allatius, *de Consensu*, pag. 937, et plus tard par Morelli, dans le catalogue des mss. de Saint-Marc. Nous les reproduisons cependant, avec les inscriptions funéraires composées par Bessarion lui-même en l'honneur de son ancien maître, dans notre Appendice, pièce XV et suiv.

4. Nous y reviendrons vers la fin de cette notice.

5. C'est Pléthon lui-même qui raconte ce fait dans Syropule, sect. vi. chap. 10. A la vérité, il le fait remonter à douze ans (on était alors en 1438); mais sa mémoire le trompe, c'est dix ans qu'il devait dire. Le voyage de l'empereur Jean en Morée eut lieu un an et demi après son avènement au trône. Il partit le 26 décembre 1427 (Phranza, liv. II, chap. 1), et il était de retour à Constantinople vers la fin de 1428 (même livre, ch. 2).

6. Réunion déjà tentée vainement sous presque tous les empereurs depuis Michel Paléologue.

contre les envahissements toujours croissants de la puissance musulmane, n'attendait plus de secours que du côté de l'Occident; mais la protection des Latins devait s'acheter au prix d'une conversion, et ce prix ne pouvait être débattu que dans un concile. L'empereur avait envoyé des ambassadeurs en Italie pour négocier la convocation d'un concile général, où lui-même assisterait avec les chefs de son clergé. Gémistus, sans approuver ce projet, convint que l'on pourrait cependant, à force de prudence et d'habileté, en retirer quelques-uns des fruits qu'on en espérait. Mais il dissuada l'empereur de livrer l'église grecque à la merci de l'église latine en les réunissant toutes deux dans une même assemblée sans avoir bien stipulé auparavant la manière de compter les voix, et sans avoir assuré aux deux parties une égale influence dans les délibérations : conseil excellent, s'il eût été praticable ! Nous croyons que dans l'esprit de Pléthon il cachait une opinion bien arrêtée sur l'impossibilité absolue de toute tentative de réconciliation.

Remarquons, au reste, que, dans le temps même où Gémistus était ainsi consulté sur les grands intérêts de la religion, à cette époque où, il faut bien le dire, il comptait encore Bessarion parmi ses plus fervents disciples, la pureté de ses opinions religieuses était déjà plus que douteuse. Il passait dès lors pour avoir en portefeuille un ouvrage contre le christianisme<sup>1</sup> : c'est Gennadius qui nous l'atteste, et son témoignage,

1. Cet ouvrage est justement celui que nous publions. On pourrait croire que l'existence d'un pareil livre à cette époque de la vie de Pléthon, est une anticipation gratuite de la part de ses ennemis; mais voir ci-après, pag. xx et suiv.

quelque partial qu'on le suppose, est ici trop précis pour pouvoir être facilement rejeté. « Je savais, dit-il, et depuis longtemps, quel homme c'était; j'étais même instruit de l'existence de son ouvrage, tant par les rapports de plusieurs personnes dignes de foi que par les indices que j'avais pu moi-même en recueillir, d'abord en Morée, et plus tard en Italie<sup>1</sup>. »

Or Gennadius, attaché à la cour par ses fonctions, ne semble guère avoir pu voyager en Morée autrement qu'à la suite de l'empereur et probablement dans la circonstance mentionnée ci-dessus. Gémistus passait donc dès lors pour ce qu'il fut toute sa vie, pour un esprit fort<sup>2</sup>. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût choisi pour accompagner au concile l'empereur Jean Paléologue, en 1437. Tiraboschi<sup>3</sup> croit qu'il dut cet honneur à la recommandation de Bessarion, nouvellement promu à l'évêché de Nicée. Il put aussi être proposé pour cette distinction par son souverain immédiat, le prince Théodore (le jeune); ou peut-être l'Empereur se ressouvint-il des conseils qu'il avait autrefois demandés à ce même Pléthon, précisément sur les questions qui se débattaient en ce moment: mais la réputation du savant philosophe suffisait seule pour expliquer le choix dont il fut l'objet. Sa position sociale lui assignait d'ailleurs un rang honorable dans le cortège byzantin. Les historiens lui donnent à cette époque le titre de docteur<sup>4</sup> et de membre du sénat

1. Lettre à Joseph l'Exarque, dans notre Appendice, pag. 413.

2. Aussi Gennadius lui reproche-t-il d'avoir nourri ces opinions dès sa jeunesse, *ἐκ παιδῶν*, pag. 422, *ἐκ νεότητος*, pag. 424.

3. Tiraboschi, t. VI, livre II, ch. 2, déjà cité.

4. *Τὸν διδάσκαλον τὸν Γεμιστόν*, Syrop., sect. VI, ch. 12. Toute-



ou conseil impérial<sup>1</sup>. Ces honneurs étaient rehaussés par la dignité naturelle d'une vieillese déjà octogénaire, mais belle comme les vieillese de l'Orient, et forte encore de quinze ans de vie et de santé.

Au concile, il fit partie de la commission des six membres<sup>2</sup> choisis parmi les Grecs et chargés de soutenir pour eux la discussion, c'est-à-dire seulement, de préparer le travail de chaque session, d'y assister au nom de leur Église et d'y apporter le tribut de leurs lumières; car le droit de parler en assemblée générale était réservé spécialement à deux d'entre eux en leur qualité d'évêques, Bessarion de Nicée et Isidore de Russie. L'empereur l'avait expressément voulu ainsi<sup>3</sup>, soit respect des règles canoniques, soit instinct des convenances, soit précaution contre la théologie toujours un peu suspecte des docteurs laïques. Nous voyons cependant Gémistus prendre une fois la parole dans le concile, peut être par forme de simple observation, et clore une des sessions<sup>4</sup> par une re-

fois il ne faudrait pas attacher trop d'importance à ce titre: ce n'est peut-être ici, comme souvent dans les écrits de ce temps, qu'une qualification honorifique applicable à tous les savants. Nous le verrons plus bas donné aussi à Gennadius, pag. xxiv, not. 2.

1. Από δὲ τῆς συγκλήτου ὁ Γεμιστός ἐκ Λαζεδαιμονίας. Ducas, ch. 31, p. 213, sq., éd. Bonn. Par sénat, σύγκλητος, on doit entendre le conseil impérial composé des principaux fonctionnaires de l'État: Phranza, liv. I, ch. 1, 12, 19, 35, etc. Il faut que Pléthon ait reçu ce titre à l'occasion de son départ pour le concile; car la principauté de Morée, où il résidait, était, comme nous l'avons dit, tout à fait distincte de l'Empire, sous le rapport administratif, et ses fonctionnaires par conséquent n'avaient rien de commun avec ceux de Constantinople.

2. Syropule, sect. vi, chap. 13. — 3. *Ibid.*, fin du chapitre.

4. Syropule, sect. vi, chap. 19. Ce fut dans la session du 14 octobre 1438, la troisième, selon le calcul de Syropule. Cependant

marque fort judicieuse. Singulier contraste de son rôle officiel avec ses sentiments personnels, s'il est vrai qu'à Florence même, pendant la durée du concile, il tenait le propos qu'on lui prête : « qu'avant peu d'années une seule religion serait enseignée partout et universellement adoptée, religion qui ne serait ni celle du Christ, ni celle de Mahomet, mais une autre peu différente de celle des anciens Grecs <sup>1</sup>. » Ici ce n'est plus Gennadius, c'est un autre adversaire, et il faut le dire, un violent ennemi, George de Trébizonde, qui lui attribue ce langage, attestant l'avoir entendu lui-même : témoignage suspect, croyable pourtant, quand on le rapproche de l'extrême licence d'opinions qui régnait alors, et de tout ce que nous savons et saurons plus tard des idées religieuses de notre auteur.

Avec une telle disposition d'esprit, on peut deviner comment il employa son séjour en Italie. Hors sa participation nécessaire aux travaux du concile et les conseils auxquels il était souvent appelé <sup>2</sup>, nous croyons

les actes du concile, soit grecs, soit latins, ne font aucune mention de l'observation de Gémistus, ce qui lui ôte son caractère officiel, mais non son importance.

1. George de Trébizonde, *Compar. Plat. et Arist.*, chap. avant-dernier : « *Audivi ego ipsum Florentiæ, venit enim ad concilium cum Græcis, asserentem unam eandemque religionem uno animo, una mente, una prædicatione, universum orbem paucis post annis esse suscepturum. Cumque rogassem, Christum an Machumeti? Neutram, inquit, sed non a gentilitate differentem... Percepi etiam a nonnullis Græcis qui ex Peloponneso huc profugerunt, palam dixisse ipsum, antequam mortem obisset jam fere triennio, non multis annis post mortem suam et Machumetum et Christum lapsum iri, et veram in omnes orbis oras veritatem perfulsuram.* »

2. Syropule, *passim*, et notamment sect. vii, ch. 8; sect. viii, ch. 17; sect. ix, ch. 6.

qu'il s'occupa beaucoup moins des affaires de son église que du soin de sa propre réputation. Il était fort lancé dans la société des gens de lettres et des gens du monde<sup>1</sup>, fort avant surtout dans la faveur de Cosme de Médicis<sup>2</sup>, à qui il expliquait la philosophie de Platon, toute neuve encore pour les oreilles italiennes. Telle fut l'impression de ces entretiens, que Médicis, au rapport de Ficin<sup>3</sup>, conçut dès lors le projet, plus tard réalisé, de son académie platonicienne. Enfin ce fut dans ce temps qu'à la demande de plusieurs personnes et probablement de Médicis lui-même, il composa son petit traité *sur les Différences*

1. Gennadius le lui reprochait, dans sa réponse en faveur d'Aristote, pag. 55 de l'édition de M. Gass, 292 et 294 de notre Appendice, et lui-même s'en fait gloire dans sa réplique, App. pag. 294 : « Il ne te manquait, lui dit-il, que d'envelopper ainsi dans tes calomnies des hommes beaucoup plus savants que toi... Nous savons bien que, pendant ton séjour en Italie, tu as toujours évité leur société, sans doute pour ne pas laisser surprendre le secret de ton ignorance... Mais moi, je les ai fréquentés, je les ai connus, et j'ai pu me faire une idée de leurs opinions philosophiques. » Il nomme ensuite quelques-uns de ces hommes, et entre autres Pomponius Lætus, dont nous aurons à reparler. Syropule, sect. v, ch. 2, nous le représente d'abord chez les cardinaux, au grand scandale des Grecs schismatiques, et parlant philosophie à table.

2. Tiraboschi, t. VI, *loc. cit.*

3. Dans la préface de sa traduction de Plotin, Flor. 1492, fol. : « Magnus Cosmus, senatus-consulto Patriæ Patris, quo tempore concilium inter Græcos atque Latinos sub Eugenio pontif. Florentiæ tractabatur, philosophum Græcum nomine Gemistum, cognomine Plethonem, quasi Platonem alterum, de mysteriis Platonicis disputantem frequenter audivit. E cujus ore fervente sic afflatus est protinus, ut inde academiam quamdam alta mente conceperit, hanc opportuno primo tempore pariturus. Deinde cum conceptum tantum magnus ille Medicus paruriret, me electissimi medici sui filium, adhuc puerum, tanto operi destinavit, etc. »

entre les doctrines d'Aristote et celles de Platon<sup>1</sup>, premier signal de la controverse entre les deux écoles, et du mouvement qui devait ébranler d'abord et, deux siècles après, renverser la scolastique du moyen âge.

Est-ce alors, ou seulement à son retour en Grèce, que, dans son enthousiasme classique, il imagina de quitter son nom de Gémistus pour celui de *Pléthon*, qui en grec signifie la même chose? Il y trouvait deux avantages : d'abord le nouveau nom sonnait mieux à une oreille attique<sup>2</sup>, ensuite il ressemblait à celui de

1. Le titre est : *Περὶ τῶν Ἀριστοτέλους πρὸς Πλάτωνα διαφέρειται*. Ce petit ouvrage, imprimé plusieurs fois dans le seizième siècle (voir Fabricius, t. XII, p. 89, éd. Harles), est devenu fort rare. Comme il marque une époque, il a un grand intérêt pour les personnes qui s'occupent de l'histoire de la philosophie, et mériterait d'être réimprimé avec les pièces principales de la controverse entre Pléthon, Bessarion, Gennadius et quelques autres Grecs de ce temps-là, ce que M. W. Gass aurait bien dû faire dans son ouvrage : *Gennadius und Pletho*, déjà plusieurs fois cité, où il a publié des pièces moins importantes. Celle-ci est capitale, parce qu'elle fut l'origine de toute la querelle. La date en est certaine : Pléthon la composa à Florence, étant malade, comme il nous l'apprend dans sa réplique à Gennadius, p. 113, éd. Gass. On ne peut, au reste, mieux faire que de consulter, sur cette guerre philosophique, l'important mémoire de Boivin le jeune, cité ci-dessus, pag. 11. Bien que ce sujet ait été traité ou au moins effleuré par tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de la philosophie ou sur celle de la renaissance, principalement en Allemagne et en Italie, nous ne voyons pas qu'ils aient beaucoup ajouté au travail de l'académicien français.

2. Le mot *Γεμιστός*, *rempli*, n'est pas attique, le premier exemple qu'on en cite est d'Athénée, qui l'emploie comme terme de cuisine, dans le sens de *farci*. *Γεμίζω* lui-même, quoique employé par Eschyle et par Euripide, et fort commun dans les écrivains postérieurs, semble d'un atticisme suspect; il pèche contre l'analogie, qui voudrait *γομίζω*. Au contraire *πλήθω*, dans le sens passif, et son participe *πλήθων*, sont d'un usage ancien et poétique.